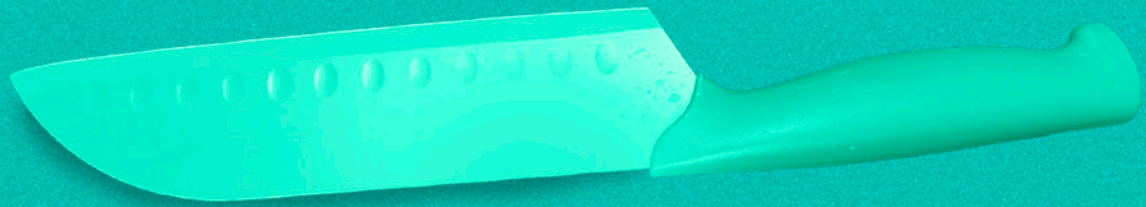
CLASSE MOYENNE



CHEYENNE FEDERATION
présente

LAURENT LAFITTE ELODIE BOUCHEZ RAMZY BEDIA LAURE CALAMY
SAMI OUTALBALI NOEE ABITA MAHIA ZROUKI

QUINZAINE DES CINÉASTES
CANNES 2025

CLASSE MOYENNE

un film de ANTONY CORDIER

LE 24 SEPTEMBRE AU CINÉMA

2.35 - 5.1 - 95 min

DISTRIBUTION FRANCE
TANDEM
marketing@tandemfilms.fr
98 Rue du Faubourg Poissonnière
75010 Paris

RELATIONS PRESSE
LA PETITE BOÎTE
Audrey LE PENNEC - audrey@la-petiteboite.com
Leslie RICCI - leslie@la-petiteboite.com
Camille MADELAINE - camille@la-petiteboite.com

SYNOPSIS

Mehdi a prévu de passer un été tranquille dans la somptueuse demeure de ses beaux-parents. Mais dès son arrivée, un conflit éclate entre la famille de sa fiancée et le couple de gardiens de la villa. Comme Mehdi est issu d'un milieu modeste, il pense pouvoir mener les négociations entre les deux parties et ramener tout le monde à la raison. Pourtant, tout s'envenime...

ENTRETIEN AVEC ANTONY CORDIER

Jusqu'à présent, on avait senti dans vos longs-métrages une certaine bienveillance ou de la tendresse pour les personnages que vous montriez à l'écran. Or dans *Classe Moyenne* vous semblez changer de registre. Pourquoi ?

Classe Moyenne est une satire et la satire offre d'autres codes, d'autres possibilités. Elle requiert de la cruauté dans la description des rapports sociaux. C'est le plaisir de la comédie à l'italienne. Le scénario original avait été écrit par Jean-Alain Laban et Steven Mitz et la méchanceté était déjà présente dans un récit qui relevait d'une sorte de jeu de massacre. J'ai adapté le scénario en duo avec ma co-scénariste habituelle, Julie Peyr, et on a fait en sorte de conserver cette méchanceté du projet d'origine tout en ramenant le film vers notre univers. Ce qui m'intéressait, c'est que tous les personnages soient animés par la même passion : ils veulent changer. Nadine (Laure Calamy) et Tony (Ramzy Bedia) veulent changer de condition et devenir riches, Laurence (Elodie Bouchez) veut devenir une actrice enfin respectable, Garance (Noée Abita) veut changer de nom et apprendre à pleurer, Philippe (Laurent Lafitte) veut être reconnu comme « méritant ». Quant à Mehdi (Sami Outalbali), il veut évidemment changer de classe sociale.

Le récit est aussi accompagné d'une tension qu'on n'avait jamais ressentie dans vos autres films…

C'était une qualité du scénario original. C'est le récit d'une négociation et cette négociation structure le film : qui s'associe à qui ? A partir de quelle somme est-ce que tel personnage va renoncer à son idéal ? Mehdi va-t-il changer de camp ? Lorsque je travaille sur des scénarios que j'ai initiés, j'aime bien créer des trouées dans le récit, prendre des chemins de traverse, inventer des scènes musicales… Ici c'était différent, il fallait suivre l'engrenage.

Vous avez grandi au sein d'une famille ouvrière, et vous évoquez les différences de classe dans plusieurs de vos films. La famille Azizi, formée par Laure Calamy, Ramzy Bedia et Mahia Zrouki, c'est une famille que vous connaissez bien ?

Si j'ai eu envie de m'atteler à ce projet, c'est évidemment parce que je suis un transfuge de classe et que je me projetais facilement dans le personnage de Mehdi. Ses problèmes, ses complexes, ses névroses, je les connais par cœur : il croit appartenir à deux mondes et donc posséder une sorte de pouvoir mais en fait il n'appartient à aucun de ces mondes. Son ambition, c'est d'être le messager entre les deux familles mais c'est très dangereux de jouer ce rôle. On peut vite être considéré comme le traître. Quant aux Azizi… je les connais parce que ce sont en quelque sorte mes parents et ma famille. Quand Ramzy est venu aux essais costumes, j'ai vu en lui l'aura de mon oncle, qui est plombier, et ça m'a donné envie de le filmer d'une certaine manière, de le faire jouer torse

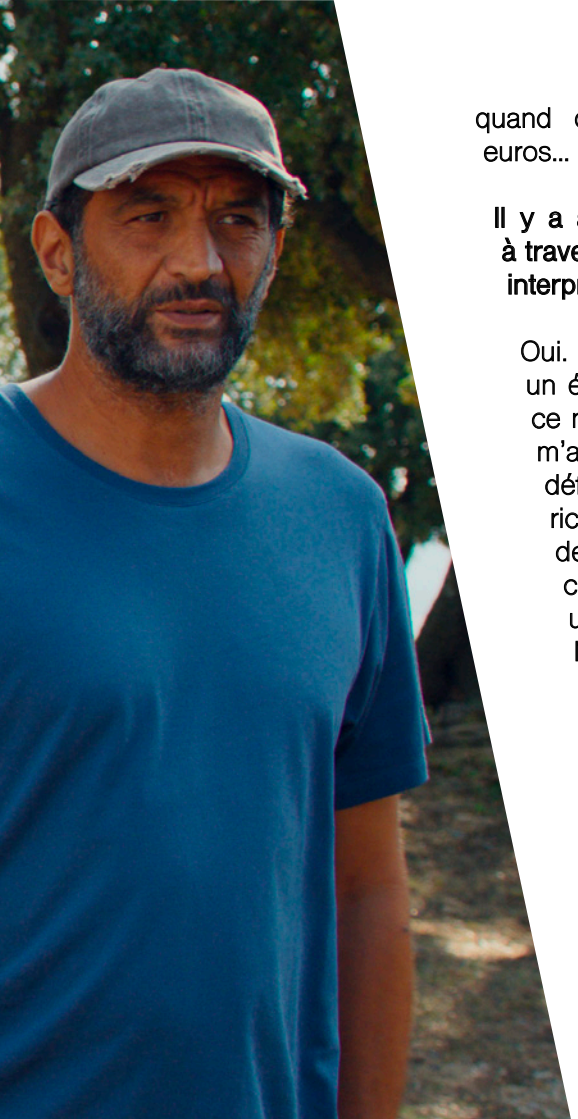
nu par exemple : le corps du prolo toujours un peu trop présent, jamais assez caché, ce que ne supporte pas le personnage d'Élodie Bouchez... C'était facile pour moi d'avoir de la tendresse pour les Azizi et même d'imaginer quelles allaient être leur intimité, leur sensualité, leurs caresses. Dans une scène, Laure Calamy coupe les sourcils de Ramzy : ma mère était coiffeuse, je connais ces gestes.

Au début du film, on a de l'espoir pour certains personnages. Mais on se dit vite qu'il n'y en a pas un pour rattraper l'autre... On peut penser alors en effet à des comédies italiennes ou à des comédies très acides de Claude Chabrol. Les personnages semblent finalement assez monstrueux. C'est osé, non ?

Avec Julie Peyr, Chabrol était en effet une de nos inspirations. On tenait par exemple à développer une première partie un peu grinçante où les scènes sont des combats à fleurets mouchetés entre les personnages. On sent que ça va craquer, mais on ne sait pas où. Tout peut se passer. Un crime, par exemple... Mais personnellement, je comprends les motivations de la plupart des personnages, même s'ils se conduisent parfois de manière monstrueuse. Le fait de filmer les situations produit un effet de loupe grossissante qui ramène la vie vers la comédie ou le grotesque. Le simple fait de filmer peut rendre les gens ridicules, hypocrites... ou monstrueux. C'est un révélateur des rapports sociaux.

Tous les personnages ont leurs tares, leurs défauts, qui ne sont pas forcément en rapport avec leurs origines, leur condition sociale, leur âge, ou leur parcours ?

Ce qui m'a surtout intéressé dans les ambitions et les vanités de ces personnages, c'est la passion pour l'argent, à quel point cette passion peut transformer les gens, les amener à se renier. Quand on a adapté le scénario, on a fait des recherches et découvert que cette situation (faire travailler des employés sans les déclarer) était assez banale et que des gens très respectables avaient pu avoir des démêlés avec la justice. Francis Ford Coppola par exemple, qui est un des réalisateurs que j'admire le plus, a employé illégalement pour son appartement parisien un couple de Mauriciens sans papiers en les payant une misère. Pourquoi fait-on cela quand on est richissime ? Pourquoi est-ce qu'on prend ce risque ? C'est assez fascinant. La question de l'argent en général me passionne : on est tous incorruptibles... mais finalement ça dépend de la somme ! Les Azizi sont évidemment des gens honnêtes et moraux, mais



quand on leur parle de 150 000 euros...

Il y a aussi la question du pouvoir, à travers le personnage de Garance, interprété par Noée Abita ?

Oui. Le film s'ouvre et se ferme sur un éclat de rire de Garance, mais ce n'est pas le même rire. Ce qui m'a toujours intéressé, c'est de définir les différences entre les riches et les pauvres au-delà de la question de l'argent et du confort matériel. Or, Garance a un avantage considérable sur Mehdi, c'est ce qu'on appelle le « capital culturel ». C'est une jeune comédienne qui est capable de mentir pour obtenir un rôle parce qu'elle sait que fondamentalement elle ne risque rien. Elle n'a pas peur de la police. Mehdi, lui, a peur de la police parce qu'il ne vient pas du même milieu et qu'il sait qu'il n'est pas protégé. Garance a une force que Mehdi n'aura jamais, même s'il réussit sa traversée des classes sociales.

Lorsque le film débute, tous ne dévoilent pas leurs travers, à l'exception de Philippe (Laurent Lafitte), le père, avocat d'affaires issu d'un milieu bourgeois, qui passe clairement d'emblée pour un salaud. Finalement, n'a-t-il pas le mérite d'être franc sur ses intentions, de ne pas être hypocrite ?

C'est vrai qu'il ne se cache pas beaucoup. En cela, c'est un personnage à la Louis de Funès. Il craque très vite, dès qu'il découvre la culotte de sa fille dans la piscine. Il n'arrive pas à gérer sa frustration sexuelle et le fait que sa femme se refuse à lui. Il ne supporte pas que les autres s'amusent si lui ne peut pas s'amuser. Évidemment, Mehdi a envie d'être Philippe, a envie d'être riche et puissant, mais Philippe a

aussi envie d'être Mehdi, quelque part, et c'est ce qui m'amuse. Il y a une scène à laquelle je tenais beaucoup où Philippe essaie de prouver à sa femme qu'il est aussi méritant que Mehdi. Je constate, et ça me fascine, à quel point les possédants veulent absolument être reconnus comme méritants. L'argent et le pouvoir ne suffisent pas. Ils veulent qu'on reconnaisse qu'ils en ont bavé.

Une satire, c'est forcément un peu méchant ?

Absolument, c'est un registre où on peut s'autoriser la méchanceté. A 20 ans, j'avais vu *Affreux, sales et méchants* et la façon dont Ettore Scola expliquait le propos politique de son film m'avait marqué. Il disait que représenter les pauvres comme de bonnes personnes voire comme des saints était une mauvaise action politique car cela rendait la misère désirable et vertueuse. Or si la misère est désirable, pourquoi les pauvres devraient-ils sortir de leur condition ? Il faut représenter ce qui est moche chez les pauvres. Pour moi, cela a été un propos assez libérateur. Ça protège le film du cynisme.

C'était votre casting idéal ?

Je n'ai pas de casting idéal, car je n'écris jamais pour quelqu'un. Il peut arriver n'importe quoi, un comédien peut partir sur un autre film ou une comédienne peut tomber enceinte, comme cela m'est déjà arrivé. Ce n'est pas grave. Ceux qui doivent faire le film, ce sont ceux qui le font à l'arrivée. Mon seul souci, c'est que sur le plateau je dois tous les aimer de la même manière, qu'aucun ne se sente délaissé.

Laurent Lafitte, c'était une évidence pour ce rôle ?

Oui, même si ce n'est pas toujours bon signe lorsqu'à la lecture du scénario, on se dit « ce rôle est vraiment pour ce comédien, j'ai l'impression de l'entendre quand je lis les dialogues ». Mais Laurent n'a jamais besoin de « sauver » ses personnages, ça se sent, donc il était parfait pour jouer Philippe. Il rend irrésistible ce qui est odieux. Et il est très exigeant avec lui-même.

C'est la quatrième fois que vous tournez avec Elodie Bouchez… Mais elle a rarement joué un personnage aussi dur, non ?

J'adore filmer Élodie, c'est quelqu'un qui m'inspire. Ça me passionne de la regarder travailler. Son personnage était un peu effacé dans le scénario d'origine et je tenais à ce qu'elle soit autre chose qu'une bourgeoise un peu snobinarde. Sur le tournage, il fallait placer le curseur au bon endroit, que la condescendance de son personnage se dissimule derrière son élégance. Quand le moteur est lancé, on ne sait jamais très bien comment Élodie va jouer, elle est inventive et instinctive, elle n'est pas sur des rails, c'est très vivant. Et elle a une confiance absolue dans la mise en scène. Elle croit au cinéma.

On ne s'attendait pas non plus à voir Noée Abita dans ce type de rôle…

Avec sa voix juvénile et sa force de caractère, elle me rappelait Elodie Bouchez à 16 ans, donc c'était un choix assez cohérent puisqu'elle devait jouer sa fille. Effectivement, sa présence est inattendue : on ne s'attend pas forcément à ce que ce petit oiseau se révèle être un petit monstre… Noée est assez farouche mais j'ai compris qu'elle recherchait surtout une forme de liberté : elle a besoin de faire des propositions, d'être accompagnée et ensuite c'est un vrai petit soldat.

On découvre, depuis quelques films, à quel point Ramzy Bedia peut s'avérer formidable dans le registre dramatique. C'est pour cela que vous l'avez choisi ?

Je pense que Ramzy a aujourd'hui des envies différentes et on a le sentiment qu'il se rend disponible pour, disons, le cinéma d'auteur. Le personnage de Tony pouvait être pathétique : c'est un prolo qui picole, qui est incapable d'accomplir correctement la moindre tâche, qui provoque l'incident qui va tout déclencher… L'idée de Youna de Peretti, ma directrice de casting, c'était qu'il fallait un clown. Ramzy, avec sa dégaine et sa façon de parler, soulage le rôle pour

l'amener vers un registre burlesque. Tony est là pour nous faire marrer et ce qui est intéressant c'est que même dans les moments les plus dramatiques ou glaçants, Ramzy peut continuer à alimenter la veine comique du film. Sur un plateau, Ramzy est très consciencieux, il est à l'écoute et en demande de consignes, d'explications. Il est aussi un peu chahuteur mais on ne choisit pas Ramzy pour le mettre en cage.

Qu'est-ce qui vous a conduit à proposer le rôle de Nadine à Laure Calamy ?

Laure a la personnalité qui permet de rendre crédible le moment où l'équilibre change dans le couple : soudain c'est la femme qui prend le leadership et qui va mener les négociations. Je viens d'une famille où la structure est assez matriarcale donc cela me semblait cohérent. Laure est une comédienne comme je les aime, très « physique », très incarnée. On a envie de lui faire faire des cascades. D'où l'idée par exemple de lui faire jouer une scène assise sur une grande table. Normalement, c'est saugrenu mais avec Laure, ça passe, elle sait le faire parce que ça l'amuse énormément. On a improvisé aussi la petite pirouette avec Ramzy dans le potager ou le moment, dans le jacuzzi, où elle prend l'orteil d'Élodie Bouchez dans sa bouche. J'avais toujours envie de pousser plus loin son engagement physique. Il y a quelque chose de circassien en elle.

Et pour Mahia Zrouki, qui interprète la fille des Azizi ?

On a beaucoup cherché qui pourrait camper ce rôle de jeune fille métisse qui se révèle elle aussi assez féroce. Je l'avais vue dans un court-métrage où je l'avais trouvée formidable. Pour

le casting de ce rôle, on demandait aux comédiennes de jouer la petite chorégraphie de la scène où le personnage danse. Elle avait préparé une chorégraphie K-Pop et elle nous a emballés.

Pourquoi avoir confié le rôle central du jeune Mehdi à Sami Outalbali ?

Je l'avais découvert dans *Une histoire d'amour et de désir* où je l'avais trouvé extraordinaire. Je parlais souvent de lui avec ma directrice de casting en me disant que le jour où j'aurais un rôle pour lui, je lui proposerai immédiatement. Donc ça s'est fait très simplement. Quand il a lu le scénario et qu'il a compris qu'il aurait mille choses à jouer dans le film, il a accepté immédiatement.

Sur un film aussi choral, on imagine que vous n'avez pas travaillé avec chaque acteur de la même manière ?

En règle générale, j'essaie de découvrir ce que chacun aime bien faire, de repérer quelle est leur méthode, et je m'y adapte. Ce film s'est tourné très rapidement, en 25 jours, ce qui est difficile car on aimerait prendre son temps avec tous, répéter la scène du début jusqu'à la fin plusieurs fois pour essayer de comprendre sa logique. Mais ce que j'aime aussi dans le cinéma, c'est de dire aux comédiens qu'on a deux heures pour tourner une scène, que l'on va la tourner dans le désordre et que leur génie à eux, acteurs de cinéma, c'est d'être capable de le faire. Je les admire et je les respecte pour ça.

Est-ce que le choix de cette maison de vacances, où se déroule l'essentiel de l'action, a été déterminant en termes de mise en scène ?

Oui. Le récit se déroule quasiment à huis clos et ça m'inquiétait car j'ai toujours peur d'ennuyer les acteurs et l'équipe technique en produisant les mêmes plans tous les jours. Donc le choix de cette maison a été libérateur car elle s'inspire de la forme de l'escargot, elle est très ronde et la caméra ne vient jamais buter sur des à-plats. Par ailleurs, j'ai toujours besoin que les acteurs bougent et cette maison offrait beaucoup de possibilités de circulation.

Pouvez-vous nous parler de vos choix musicaux sur ce film ?

J'ai l'habitude de travailler toute l'année en concevant des playlists pour des films futurs. Je suis tombé complètement par hasard, en fouinant aléatoirement sur Deezer, sur des thèmes musicaux que Clémence Ducreux avait composés pour un documentaire et je les ai immédiatement intégrés à la playlist « Classe Moyenne ». Pour moi ils avaient le ton à la fois grave et moqueur que je recherchais. Je l'ai contactée pour lui demander de compléter ces musiques avec des thèmes originaux. Ensuite, pendant le tournage, j'écoutais constamment de la musique électro berlinoise : Sascha Funke, Boris Brejcha... J'ai essayé dans le film de mettre en rapport le piano de Clémence Ducreux et la pulsation de cette électro minimale.

Le film est sélectionné à la Quinzaine des cinéastes, comme *Douches froides* en 2005. Vous n'étiez pas venu à Cannes depuis vingt ans ?

Si mais seulement comme spectateur. Il y a vingt ans, on venait vraiment de nulle part : les acteurs étaient inconnus, c'était un film fauché qui était mon premier film, le premier film du producteur, le premier film du chef-opérateur... C'est une belle surprise d'être à nouveau sélectionné à la Quinzaine, de se dire que vingt ans plus tard j'ai encore la chance de tourner. Je suis heureux que la Quinzaine ait choisi une comédie, je sais que c'est difficile de faire consensus dans ce registre.

Antony Cordier est né en 1973 à Tours dans une famille ouvrière à laquelle il consacre son premier film, le documentaire BEAU COMME UN CAMION.
Il étudie le cinéma à La Fémis, en section montage.
Son premier long-métrage, DOUCHES FROIDES, est un conte social qui est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes en 2005, gagne les Grand Prix des Festivals de Taïwan et de Vérone puis le Prix Louis Delluc du Premier Film.
Son 2e film, HAPPY FEW est une comédie érotique mettant en scène une relation polyamoureuse entre Marina Foïs, Roschdy Zem, Elodie Bouchez et Nicolas Duvauchelle. Son 3e film, GASPARD VA AU MARIAGE, raconte le quotidien d'une famille dysfonctionnelle habitant dans un zoo. Il est interprété par Félix Moati, Lætitia Dosch et Christa Theret.
En 2020, il se lance dans la série en réalisant pour Canal+ les 24 épisodes d'OVNI(s), avec Melvil Poupaud et Géraldine Pailhas. La série raconte sur 2 saisons les aventures d'une bande de scientifiques enquêtant sur des phénomènes paranormaux dans la France des années 70.
CLASSE MOYENNE renoue, sur un monde satirique, avec la description des différences sociales qui était au coeur de DOUCHES FROIDES.

BIOGRAPHIE & FILMOGRAPHIE

LONG-MÉTRAGES

2005 - DOUCHES FROIDES
Festival de Cannes, Quinzaine des Réalisateurs,
Prix Louis Delluc du Premier Film

2010 - HAPPY FEW
Sélection Officielle Mostra de Venise, Compétition

2017 - GASPARD VA AU MARIAGE

2025 - CLASSE MOYENNE
Festival de Cannes, Quinzaine des Cinéastes

COURT-MÉTRAGES

2000 - BEAU COMME UN CAMION
(documentaire)
Prix Spécial du Jury, Festival de Clermont-Ferrand

2000 - LA VIE COMMUNE

SÉRIES

2020 - OVNI(S)
(série, 24 épisodes)
Prix des Critiques de Série : Meilleure Série 2021
Meilleur Réalisation 2022

2023 - IRRÉSISTIBLE
(série, 3 épisodes)

LISTE ARTISTIQUE

Philippe Trousselard	LAURENT LAFFITE
Laurence Trousselard	ÉLODIE BOUCHEZ
Tony Azizi	RAMZY BEDIA
Nadine Azizi	LAURE CALAMY
Mehdi El Glaoui	SAMI OUTALBALI
Garance Trousselard	NOÉE ABITA
Marylou Azizi	MAHIA ZROUKI

LISTE TECHNIQUE

Un film de	ANTONY CORDIER
Produit par	JULIEN MADON
	PAULINE ATTAL
Productrice associée	AIMÉE BUIDINE
Coproducteur	BASTIEN SIRODOT
Scénario	JEAN-ALAIN LABAN
	STEVEN MITZ
Adaptation	ANTONY CORDIER
	JULIE PEYR
Image	NICOLAS GAURIN
Montage	CAMILLE TOUBKIS
Musique originale	CLÉMENCE DUCREUX
Casting	YOUNA DE PERETTI
Son	OLIVIER MAUVEZIN
	SÉBASTIEN MARQUILLY
	RAPHAËL SEYDOUX
Décors	EUGÉNIE COLLET
	MARC-PHILIPPE GUERIG
Costumes	SABRINA RICCARDI
Maquillage	EMMANUELLE VELGHE-LENELLE
	AVEC CATHERINE BRUCHON
Coiffure	FRÉDÉRIC SOUQUET
Assistant de réalisation	CLÉMENT COMET
Scripte	JULIE LUPO
Producteur exécutif	PHILIPPE GUEZ
Directrice de production	VALENTINE KERVAGORET

Une production	CHEYENNE FÉDÉRATION
En association avec	UMEDIA
	UFUND
Avec le soutien de	CANAL+
	CINÉ+
	OCS
Avec la participation de	C8
En association avec	LA BANQUE POSTALE 18
Avec le soutien de	LA RÉGION OCCITANIE
En partenariat avec	LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA
	ET DE L'IMAGE ANIMÉE
En association	TANDEM
	FRANCE TV DISTRIBUTION
Avec le soutien du	TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT
	FÉDÉRAL DE BELGIQUE
En partenariat avec	LE CNC
Développé en association avec	CINEMAGE 16 DEVELOPPEMENT
	DEVTVCINE 8
	BLEU ET JAUNE PRODUCTIONS 15
Distribution France	TANDEM
Ventes internationales	FRANCE TV DISTRIBUTION